



édition

STRASBOURG Leonardo Padura

Il était une fois la liberté

De l'atelier amsteldamois de Rembrandt à La Havane d'aujourd'hui, Leonardo Padura, brasse magistralement époques et personnages pour plaider la cause des *Hérétiques*.

Son héros et alter ego fictionnel Mario Conde, retiré de la police pour s'adonner au commerce de livres anciens, a paraît-il des projets littéraires (« écrire des histoires fragiles et émouvantes comme ce salopard de Salinger ») sans cesse remis à plus tard. Leonardo Padura, lui, écrit toujours, dans la position particulière qui est la sienne : vivre à Cuba et écrire sur Cuba sans se soucier de plaire ni au régime, ni aux anticastroïstes qui eux ont choisi l'exil, souvent en Floride.

Trois destins

De sa génération, celle des années 50 née juste avant la révolution, il évoque, à travers l'ex-détective et son groupe d'amis, les illusions égarées au fil d'années passées à endurer les sacrifices dans l'attente d'un avenir meilleur qui n'est jamais venu. Dans les années 1990, « le pays se fit plus réel et plus dur, eux plus désenchantés et cyniques ».

Pour parler de la vie des Cubains, en bonne part une survie, Padura a choisi le biais du polar, voire du roman historique (l'excellent *L'homme qui aimait les chiens* autour de la figure de Trotski), échappant à une trop facile catégorisation politique.

Il ne se définirait donc sans doute pas comme dissident, pas plus, pour reprendre le titre de son dernier roman, comme *hérétique*, faute de « foi » alternative à défendre. « Je me considère



Leonardo Padura. (PHOTO PHILIPPE MATSAS)

comme un hétérodoxe », disait-il dans une interview à l'AFP, et « il faut payer le prix de cette liberté, de cette hétérodoxie ». Et si un romancier est « tous ses personnages », encore faut-il souligner que Padura n'a pas connu l'exil que vivent ici les protagonistes. *Hérétiques* entrelace les destins de Daniel, enfant juif polonais réfugié à La Havane à la fin des années 30, Elias, jeune juif apprenti dans l'atelier de Rembrandt au XVII^e siècle contraint de fuir en Pologne, et Judith, membre d'une tribu urbaine de La Havane contemporaine – les emos (de emotional), à l'esthétique dépressive proche du manga. Ce sont eux, les hérétiques :

Elias apprend clandestinement à peindre alors que sa communauté rejette la représentation humaine ; Daniel, athée, se convertit pour se marier, se rapproche des révolutionnaires, fuit en Floride et s'y re-convertit ; Judith l'emo offre l'antimodèle de l'homme nouveau conforme à l'idéal communiste.

Un exil interdit

Un tableau de Rembrandt les relie : la figure du Christ y est représentée par un modèle qui fut Elias, un juif donc contre tout usage ; propriété de la famille de Daniel, il lui est extorqué lorsqu'elle tente d'immigrer à Cuba en 1939 – l'histoire vraie du



Saint Louis qui transportait 900 juifs fuyant l'Allemagne mais y fut renvoyé sans que les passagers aient pu débarquer.

Mario Conde est engagé pour aider à la restitution de cette toile. Le récit enjambe les siècles pour montrer la permanence du combat de chacun pour son identité. Comment être à la fois soi-même et l'un des siens, quel que soit ce que ce « siens » recouvre ? Qu'il décrive le foyer de Rembrandt, la Pologne des premiers pogroms, la communauté juive de La Havane ou l'univers étrange des emos, le roman ne perd jamais en crédibilité. Le fruit d'un remarquable travail de documentation sans doute, dont on ne sait s'il est aisé dans la situation de relatif isolement où se trouve encore Cuba. Mais surtout d'une empathie profonde avec ses personnages ; leur quête obstinée de la liberté devient, au fil de cet impressionnant roman, un peu la nôtre. ■

FRANÇOIS MONTPEZAT

► Rencontre avec Leonardo Padura, le 17 septembre à 19 h, à la librairie L'Usage du Monde, 52 rte d'Oberhausbergen, dans le cadre des Bibliothèques idéales.